



*Yves Ledroit
alpiniste
et poète*

Club Samizdat

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenüe, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. «*Fèque Niouws*», *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Lauredeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Lauredeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*

*Yves Ledroit,
alpiniste et poète*

Club Samizdat

Sommaire

Bio rapide.....	7
Une amitié littéraire et montagnarde, <i>par Pierre Charmoz</i>	11
Souvenirs épars, <i>par Pierre Charmoz</i>	25
Deux graphes pour <i>Le Mont analogue</i> , <i>par Marco Troussier</i>	37

Témoignages

Yves Ledroit, <i>par Bernard Amy</i>	47
Je me souviens bien d'Yves Ledroit, j'ai beaucoup grimé avec lui... <i>par Jean-Gabriel Ravary</i> , <i>guide de haute montagne</i>	55
Un alpiniste à Paris, <i>par Stéphane Mahieu</i>	63
Témoignage du jardinier amateur payé en liquide, <i>par Didier Pernerle</i>	67
Yves Ledroit, <i>par Jean-Noël Pithon</i> , <i>ancien membre du Club alpin d'Angers</i>	71
Lecture d'un inédit d'Yves Ledroit <i>par Benoît Valpinte</i>	75

Bio rapide

- 4 mai 1955 : naissance à Redon (Ille-et-Vilaine).
- Décès prématuré de sa mère. Est élevé par sa grand-mère maternelle, dans la maison familiale de Redon.
- 1970-1971 : premières expériences d'escalade sur les falaises de l'Ouest (l'Île-aux-Pies, Saint-Just, le Manis, Clécy...). À cette occasion, se lie d'amitié avec plusieurs grimpeurs, notamment du Club alpin d'Angers, avec lesquels il fera de la montagne.
- 1973-? : entreprend des études littéraires à la Sorbonne ; pas de traces dans ses papiers, mais il semble avoir suivi, au moins, des cours d'accentuation grecque et de philologie. Il habite chez une tante, dans une lointaine banlieue.

- 1971-1981 : lecteur compulsif. Découvre le surréalisme et ses à-côtés, grâce notamment à l'*Anthologie de l'humour noir* de Breton et à *Poètes singuliers du surréalisme et autres lieux* d'Aelberts et Auquier. Se passionne pour Brisset et les fous littéraires ; il entre en contact avec André Blavier, lui transmet quelques notices pour son grand œuvre : *Les Fous littéraires*, paru chez Veyrier en 1982, un an après la disparition d'Yves. Découvre également les situationnistes ; il qualifie Guy Debord de « professionnel du pastiche littéraire et de la posture avant-gardiste ». Lit indifféremment de la poésie rare, des polars, des romans tombés dans l'oubli, de la science-fiction... à l'exclusion notable des prix littéraires et des best-sellers. (Il disait : « Pourquoi lire les mêmes livres que tout le monde ? S'il manque un lecteur au prix Goncourt, cela ne fera aucune différence ; s'il en manque un à Jean-Pierre Duprey ou à Stanislas Rodanski, c'est un édifice fragile qui vacille. ») Pendant quelques mois, à partir de septembre 1980, il fréquente assidû-

- ment le Pompadour, à Paris, un café où se réunissent des surréalistes et des pataphysiciens. Est adopté rapidement par le groupe.
- 1972-1981 : Intense activité alpinistique, aussi bien dans le massif du Mont-Blanc que dans celui des Écrins ou en Vésubie. Nombreux partenaires de cordée, dont Jean-Gabriel Ravary (futur guide de haute montagne), Bernard Amy et Pierre Charmoz. Ils s'en souviennent comme d'un joyeux compagnon, amateur de canulars et de paradoxes. Aurait fait en solo la voie Cassin à l'éperon Walker (face nord des Grandes-Jorasses).
 - Un curieux épisode de chute de cent vingt mètres (probablement dans un couloir de glace) s'achevant dans un lac glaciaire, évoqué dans un des témoignages, se serait produit au milieu des années 70. Il en aurait gardé une sorte de phobie associée à une forte attirance pour les milieux aquatiques.
 - Juin 1976 : premier séjour au Yosemite. Yves en revient avec la certitude d'une révélation : « La verticalité comme carré du vertige. »

- Printemps-été 1978 : entre en contact avec Bernard Amy, qu'il admire autant comme alpiniste que comme écrivain. Yves Ledroit profite d'un passage en Provence pour le rencontrer (Bernard Amy y fait de fréquents séjours). Le courant passe immédiatement entre eux. Ils font de nombreuses escalades sur les parois calcaires aux alentours puis, l'été venu, se retrouvent dans le massif des Écrins. La revue *Passage*, dont Bernard Amy est l'un des fondateurs, publiera son poème *Quantique du Vide*, sorte de métaphore sur l'incertitude de l'escalade.
- Mars 1981 : parution à la Pensée universelle de son seul ouvrage : *Solaire Altitude*, recueil de poèmes et d'aphorismes liant le vertige de l'écriture au vide-plein de la paroi.
- Juin 1981 : chute fatale lors d'une tentative en solitaire de la célèbre voie du Nose, sur El Capitan, dans le Yosemite.

Une amitié littéraire et montagnarde

Je fis la connaissance d'Yves Ledroit au début des années 70. J'habitais alors Angers et je passais la plupart de mes week-ends sur les falaises chichement distribuées dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de la ville. Appartenait à cette catégorie l'Ile-aux-Pies, près de Redon, un site granitique d'une trentaine de mètres de hauteur et raide à souhait.

Alors que nous arrivions au pied de la falaise avec mes compagnons (François, Jean-Gabriel et les autres), je remarquai un jeune garçon – dix-sept ans au jugé – qui s'apprêtait à se lancer à l'assaut de la dalle des Martiens, la plus terrible voie en termes de

verticalité et de lisse... en solo et en Clarks. Je faillis m'interposer, mais l'animal était déjà au milieu de la face quand je parvins à son pied et en était redescendu, par le même chemin, avant que nous ayons fini de nous équiper.

Je me permis de lui faire remarquer que si sa technique était impressionnante, son équipement péchait fâcheusement. Il rit :

– J'habite Redon, mais j'ai oublié mes chaussons d'escalade chez moi. Je n'avais pas le choix... De toute façon, j'ai le vertige.

*

Nous nous revîmes l'été suivant. Je me trouvais seul à La Béarde, petit village au cœur des plus hauts sommets du massif des Écrins ; j'avais laissé une annonce au bureau local du Club alpin, proposant mes services à un éventuel grimpeur solitaire – mentionnant comme c'est l'usage mon niveau en escalade (qui était alors bien meilleur qu'aujourd'hui). Ce fut Yves qui se présenta au camping où j'avais dressé ma tente. On



Document: Pierre Charmoz.

Yves Ledroit sur une falaise de l'ouest de la France.

se reconnut, on s'exclama. Il avait entendu parler de mes exploits à Chamonix le mois d'avant (notamment, une certaine poignée de pitons restée coincée dans une faille de l'arête sud de l'aiguille Purtscheller, qui avait fait saliver les grimpeurs chamoniards pendant quelques jours – je pense qu'elle s'y trouve encore!).

*

Durant notre séjour à La Bérarde, nous enchaînâmes les courses rocheuses, surtout à l'aiguille Dibona, pic idéal planté au centre du cirque du Soreiller. À cette occasion, je découvris le sens littéral de « déboutonner une longueur » : nous avions prévu de nous lancer dans la voie des Marseillais, un itinéraire peu fréquenté dont le passage clé, un dièdre déversé, promettait un dur labeur. Comme nous grimpons en réversible, le hasard fit que ce fut à Yves d'aborder le fameux dièdre en tête. Quelques pitons rouillés ponctuaient la fissure du fond ; quant au relais, deux vieux « clous », avec lesquels j'aurais pu



Photo: Pierre Charmoz.

*L'aiguille Dibona, au centre du cirque du Soreiller
(massif des Écrins).*

passer des vitesses, ne m'inspiraient aucune confiance. Je mis un anneau de corde autour d'un becquet providentiel, et c'est grâce à lui que je puis aujourd'hui écrire ce témoignage. Arrivé à la sortie du dièdre, Yves se saisit d'une prise, qui lui resta fâcheusement dans la main ; il partit en arrière et commença à arracher les pitons au fur et à mesure de sa chute. Comme le recommande le manuel de bonne pratique alpine, je ne restai pas inactif et « avalai » la corde avec efficacité au fur et à mesure qu'il tombait. Le souvenir le plus marquant de cet épisode est l'espèce de ralenti dans lequel s'opérait cette désastreuse descente, car chaque piton le freinait avant de céder. Il passa devant moi en hurlant et poursuivit sa descente sur quelques mètres, le dernier piton du dièdre ayant été arraché. Heureusement, ma sangle tint bon et empêcha que nous filions ensemble au pied de la face, cent cinquante mètres plus bas. Grâce au dévers prononcé, Yves n'avait pas une égratignure, mais était mentalement secoué. De retour au refuge, le gardien, préoccupé, se demandait s'il devait appeler l'hélico : il avait entendu des cris effroyables dans la face



Photo : Pierre Charmoz.

*Yves Ledroit dans la face Ouest de la Dibona
(voie Madier, à gauche de la voie des Marseillais).*

Ouest; un peu penauds, nous le rassurâmes sur l'état des victimes.

Nos aventures alpines de cet été-là prirent fin sur ce peu glorieux épisode. Mais nous restâmes en contact régulier, surtout lorsqu'Yves s'inscrivit à la Sorbonne pour y suivre des études de littérature. Il m'avait confié, sous la tente, qu'il était titillé par le démon de l'écriture et qu'il souhaitait allier son amour de la montagne et sa passion de la littérature. Nous parlâmes longuement, bien sûr, de la nouvelle de Bernard Amy, *Le Meilleur Grimpeur du Monde*, qui était parue quelques années auparavant dans la revue du Club alpin, *La Montagne et Alpinisme*, et avait bouleversé les codes de la littérature de montagne.

– Amy est un ouvrier de *voix* (il insista sur l'orthographe). Je serai un explorateur des plus hautes cimes du verbe.

*

À Paris, je l'introduisis dans le petit cercle amical, qui se réunissait alors au Pompadour, un bistrot près des Halles. S'y retrouvaient des surréalistes tardifs et des membres du collège de 'Pataphysique, qui venait d'être « occulté » jusqu'à l'an deux mille. Très vite, son charme le fit adopter par le groupe. Il se livrait avec spontanéité à des commentaires sur les derniers événements de la vie littéraire. On était en pleine « Affaire Sarréra », du nom de cette jeune fille dont Frédérick Tristan avait retrouvé des cahiers au milieu d'objets jetés sur le trottoir. Jeune poétesse qui avait été emportée par le mal de vivre et avait mis fin à ses jours. Yves s'était enflammé pour ses écrits, qu'il jugeait sublimes.

– Elle a eu raison ! À vingt ans commence l'âge des compromis et la vieillesse nous guette.

Je me récriai :

– Tu dis n'importe quoi, parce que tu n'as que dix-neuf ans.

Je lui rappelai l'épisode de la dalle des Martiens :

– Avais-tu envie de mourir, alors que le

moindre faux pas pouvait te précipiter au sol? Et dans la Dibona, je t'ai entendu hurler à chaque piton sautant comme un bouchon de champagne.

Il admit que c'était de sa part une « posture ».

L'affaire Sarréra, donc, éclata quand on sut que Frédérick Tristan avait inventé le personnage et écrit ses poèmes. Yves en fut durement affecté; on ne le vit pas pendant quelques semaines au Pompadour. Lorsqu'il réapparut, il tenait à la main un livre publié à l'enseigne de La Pensée universelle. Avec les copains, nous nous regardâmes, navrés: cet éditeur à compte d'auteur était réputé peu regardant sur les textes qu'on lui proposait. Yves donna à chacun un exemplaire de *Solaire Altitude*, une soixantaine de pages de notes et de poèmes « issus des bivouacs », comme il le précisait dans la préface. Pour lui faire plaisir, nous parcourûmes les pages – puis le silence se fit et chacun s'absorba dans ces « fragments d'altitude ».

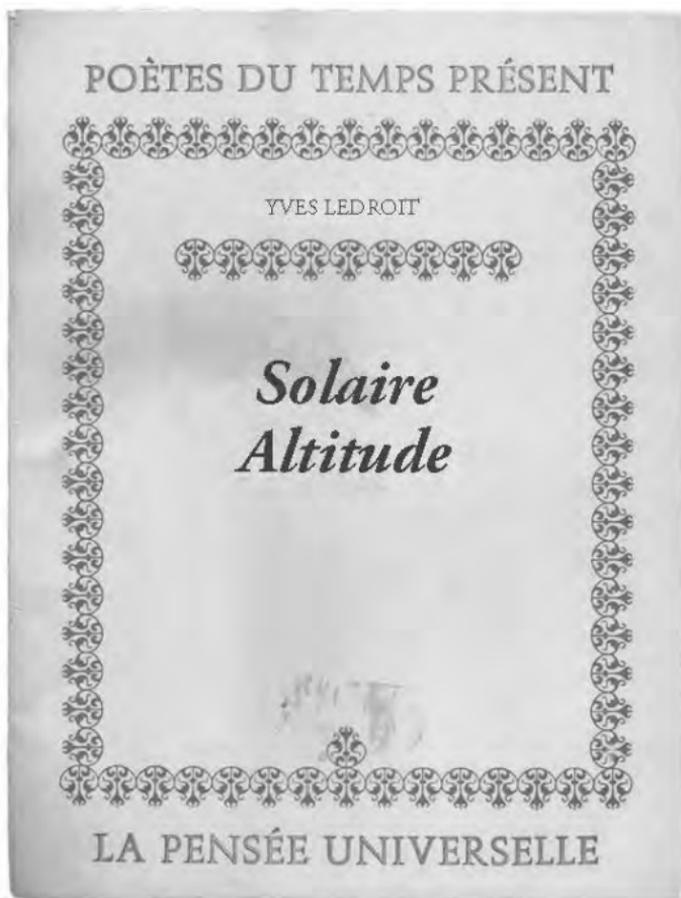
J'ai encore le recueil, le seul qu'il publia, et je m'y replonge souvent, fasciné par les diamants noirs de ses mots.

« Le haut et le bas... L'émerveillement, le don, la gratitude. Lorsque la tête bascule, tandis que la paroi chavire et que les nuages forment une sorte de couronne tressée de vent, je vois enfin le sens de ma vie, celui du vide. »

« J'ai croisé ce vieil homme sur le chemin du Montenvers. Un altimètre au cou, qu'il consulte à chaque instant. Il s'arrête et me sourit : "1 500 mètres, la limite décrétée par mon médecin." Nous sommes redescendus ensemble, moi qui venais de faire en solo l'éperon Walker, lui qui avait atteint son Everest. »

« L'aigle glatit dans le bleu du ciel. Un mot ridicule pour un cri qui ne l'est pas moins. Comment ce roi des airs a-t-il pu être doté par la Providence d'un organe si faible ? On peut douter de l'existence de Dieu. »

Trois courts extraits d'une œuvre que la lecture n'épuise pas. Un passage m'avait alerté, tout de même : ce solo à l'éperon Walker ; à l'époque, c'était un rare exploit, dont la presse aurait dû s'emparer. Je l'interrogeai, avec précaution : « Est-ce une métaphore ? » Il sourit et me tendit une photo qui avait



Couverture du livre d'Yves Ledroit, Solaire Altitude.

été prise par une cordée japonaise qu'il avait dépassée : on le reconnaissait, sans doute possible, dans les fameuses Dalles noires.

– Frédérick Tristan a créé Danielle Saréra ; pourquoi aurais-je inventé la face Nord des Jorasses ?

Il y avait dans sa voix une réelle détresse.

Quelque temps plus tard, il me dit, des étoiles plein les yeux, qu'il avait contacté Bernard Amy – avec qui il avait eu l'occasion de grimper en Provence – et lui avait adressé, pour la revue *Passage*, que Bernard avait lancée avec une poignée d'amis, un très beau texte sur l'incertitude de l'alpinisme – un parallèle avec le principe d'incertitude d'Heisenberg nourri d'allusions à Kurt Gödel. Je me souviens de ce passage étonnant :

« Sur la paroi du vertige, je suis une particule indécidable : libre d'être ou de ne pas être, tant que je ne serai pas tombé. »

*

Hélas, la carrière d'Yves Ledroit – en tant qu'alpiniste et en tant qu'écrivain – allait se briser un petit matin de juin 1981 au pied du Nose, la vertigineuse voie d'El Capitan, la reine des parois californiennes. De lui, nous ne pourrons désormais lire que ce merveilleux recueil publié par La Pensée universelle et le poème dans la revue *Passage*.

Sa grand-mère (qui l'avait élevée), dévastée, m'invita à venir trier ses affaires dans la maison de Redon. Je n'y trouvai aucun manuscrit en cours, pas plus que des ouvrages universitaires ayant trait aux études qu'il était censé avoir entreprises.

Yves Ledroit demeure un mystère.

«*La corde est une étoile filant dans le brouillard de ma vie*», avait-il écrit.

Pierre CHARMOZ

Souvenirs épars

Lors d'un séjour au camping d'Ailefroide (en 1975 ou 1976?), un soir nous discutons des paradoxes des philosophes grecs (« *Tous les philosophes grecs sont des menteurs; je suis un philosophe grec, donc je suis menteur... Mais si je suis menteur, peut-être ne suis-je pas un philosophe grec? Ou bien, je suis un philosophe grec et, dans ce cas, je dis la vérité: donc je ne suis pas menteur.* »)

– Connais-tu Euboulidès?

J'avouai mon ignorance.

– Un philosophe du IV^e siècle avant Jean-Claude (notre façon de traduire: J.-C.), disciple d'Euclide et un peu fâché avec Aristote, qu'il accusait d'être un espion des Macédoniens. Il s'était spécialisé dans les « sorites », des paradoxes où, dans l'exposé, on utilise

une quantité floue pour arriver à une conclusion... paradoxale. (Il regarda le Pelvoux, que la pleine lune habillait en majesté.) Imagine que tu enlèves un grain de granit au Pelvoux, cela reste une montagne... Maintenant, répète l'opération autant de fois que nécessaire pour retirer tous les grains jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un : ce grain sera toujours une montagne car, à aucun moment, on ne pourra discerner – intellectuellement parlant –, le passage de « montagne » à « tas » puis à « grain », dans la mesure où l'on a posé comme principe initial que la suppression d'un grain ne changeait pas la nature de la montagne. Pour ta gouverne, « sorite » vient du mot grec **σωρός**, qui signifie « tas ».

Je sifflai, mi-admiratif, mi-moqueur.

– Donc, au IV^e siècle avant Jean-Claude, Euboulidès connaissait le Pelvoux !

Il me lança une bourrade :

– T'es con ou quoi ? Je viens juste d'inventer un nouveau sorite, particulièrement brillant.

*



Photo : DR

*Yves Ledroit remontant la moraine de la Mer de Glace...
En direction de la base de l'éperon Walker
(Grandes-Jorasses) ?*

Yves n'était pas spécialement amateur de polars (ce n'était pas encore la mode à l'Université et les auteurs de romans policiers étaient considérés comme des sous-écrivains relevant d'un sous-genre). Un soir – il me semble que c'était au refuge du Soreiller –, je lui parlai de l'Oulipo, qu'il ne connaissait pas et que je venais de découvrir. Et de son embranchement « Oulipopo » pour la littérature policière.

– Dans un exposé, François Le Lionnais parle d'un type de roman qui n'a jamais été écrit, ai-je dit : celui où l'assassin est le lecteur. Je vais le faire!¹

Yves rétorqua :

– Et un roman où ce serait la montagne l'assassin, ça existe ? Attention ! je ne parle pas d'avalanches ou de chutes de pierres, mais d'un crime intentionnel...

Il réfléchit un instant. Quelques personnes, amusées, se rapprochèrent.

¹ Je l'écrivis en 1976. *Alice-Crime* parut à l'enseigne de Deleatur en 1979 (sous le pseudonyme d'Hurl Barbe) et fut réédité chez Ginkgo en 2004.



Photo : Pierre Charmoz.

*Yves Ledroit dans un passage délicat
en escalade artificielle (début des années 70).*

– On peut imaginer une cordée qui part ouvrir une première dans une face nord prestigieuse, encore vierge. La montagne découvre au petit matin des sortes de morpions qui s'accrochent à ses premiers gradins; elle se secoue pour s'en débarrasser. Drame pour les humains, mais retour au calme et à la méditation pour la montagne. Puis cela recommence – rien de tel pour attirer les aventuriers que la mort de leurs prédécesseurs. La montagne se secoue encore, mais comme ces nouveaux « conquérants » ont été plus rapides que les précédents, ils dévissent de plusieurs centaines de mètres, avec le résultat qu'on imagine. Et ça continue sur un rythme soutenu : les plus grands alpinistes du monde veulent être les premiers au sommet de cette satanée face nord. La montagne pense qu'elle n'arrivera sans doute pas à se débarrasser de ces parasites. Elle pousse un gros soupir (quinze morts) et hausse les épaules, fataliste (dix de plus). Petit à petit, la crème de la crème des alpinistes disparaît dans la face nord, que la presse a pris l'habitude d'appeler « l'Ogre ». Les nationalismes

de tout poil s'en mêlent, chaque pays étant prêt à sacrifier sa belle jeunesse sur l'autel du patriotisme. Mais ce sont désormais des seconds couteaux que l'on envoie à l'assaut de «l'Ogre». La montagne finit par comprendre qu'elle ne risque rien et prend plaisir à laisser ces petits cafards lui grattouiller la glace. L'espoir revient chez les alpinistes : une cordée syldave arrive au pied de l'éperon final, suivie de près par celle de Bretagne inférieure. Et là, au moment où elles vont planter le piolet de la victoire dans la neige sommitale, la montagne pousse un immense éclat de rire – sous forme d'une crevasse qui engloutit les malheureux. Certes, ils sont parvenus au sommet, mais comme il n'y a personne pour les y accueillir et leur remettre le ruban tant convoité de «vainqueur de l'Ogre», leur exploit restera inconnu. Il arrive un moment où tous les alpinistes ont été envoyés par tous les pays du monde sur «l'Ogre» et même des armées entières, avec des échelles et des harpons. Rien n'y fait. Les humains, découragés, décident de retourner à leurs jeux habituels : crimes crapuleux,

guerres fratricides, etc. et la montagne commence à s'ennuyer. Enfin arrive Yves, seul et (presque) nu. La montagne ne l'a pas vu venir et, quand elle prend conscience de sa présence, il est déjà redescendu et hors d'atteinte de ses jets de pierres.

– Magnifique! s'exclama une charmante demoiselle, qui s'était installée à côté de lui et le dévorait des yeux.

– C'est encore une forme de sorite, dis-je. On épuise un «tas» d'alpinistes jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, toi évidemment.

Il rit :

– C'est un pari, celui que nous renouvelons à chaque départ de refuge.

La soirée s'acheva sur un brouhaha de scénarios aussi drôles qu'incongrus. Je me souviens que quelqu'un proposa un classique problème de chambre close (la victime est dans une pièce dont tous les accès sont clos de l'intérieur), transposé dans un refuge: les trente occupants d'une chambre sont retrouvés morts au petit matin, alors que la porte est fermée à clé de l'intérieur. Le détective chargé de l'enquête finit par



Photo : Pierre Charmoz.

*Éperon Bernezat, tour Ronde (massif du Mont-Blanc),
début des années 70: Yves Ledroit en tête.*

découvrir la solution : le repas du soir ayant été constitué exclusivement de féculents, les pets nocturnes avaient asphyxié les malheureux pendant leur sommeil.

*

Lorsque Gallimard réédita *Le Mont analogue* au début de l'année 1981, ce fut un événement très attendu. Le livre de René Daumal était une légende des camps de base : si peu l'avaient lu, beaucoup laissaient penser qu'ils avaient eu entre les mains un exemplaire de l'édition originale. Nous le découvriâmes, Yves et moi, à la Librairie des Alpes, rue de Seine. Nous achetâmes chacun un exemplaire. Le mois suivant, au rendez-vous du Pompadour, il n'était question que des Péradams, des hommes-creux et de la Rose-amère : nous suffoquions d'enthousiasme et, parmi les amis, ceux qui n'avaient pas lu le roman promettaient de s'y lancer dans l'heure en l'achetant à la librairie Delamain, toute proche. Nous parlâmes de la virgule finale – le texte, interrompu par la

mort de Daumal, s’achevait sur cette ponctuation ouverte.

– Peut-on envisager une fin? demandai-je.

– Un peu comme *Le Mystère d’Edwin Drood* de Dickens... suggéra Stéphane, qui s’était intéressé à la question au cours de ses recherches sur la littérature médiumnique¹.

– À la différence du livre de Dickens, que la mort de l’auteur a arrêté juste après la disparition d’Edwin – ce qui fait que le lecteur ignore si Drood est la victime ou l’assassin –, nous disposons pour *Le Mont analogue* des notes de Daumal écrites pour les derniers chapitres, notes publiées à la suite du roman, précisa Yves.

Il reprit après un silence :

– Voilà un défi que j’aimerais relever... Ce pourrait même être un travail collectif?²

1. Stéphane Mahieu, *Petit manuel de littérature d’outre-tombe / Anthologie des tables tournantes*, Ginkgo, 2008.

2. Bien des années après, en clin d’œil à sa suggestion, je proposai aux habitués du mercredi – les séances avaient migré du Pompadour au Bougainville, à l’entrée de la galerie Vivienne –, un livre collectif, dont les contributeurs et contributrices étaient tirés au hasard dans un chapeau.

Il interrogea l'assistance du regard et sortit deux feuilles A4 d'une enveloppe.

– Je viens de les recevoir d'un ami, Marco Troussier, un jeune grimpeur. Très fort!

Il rit.

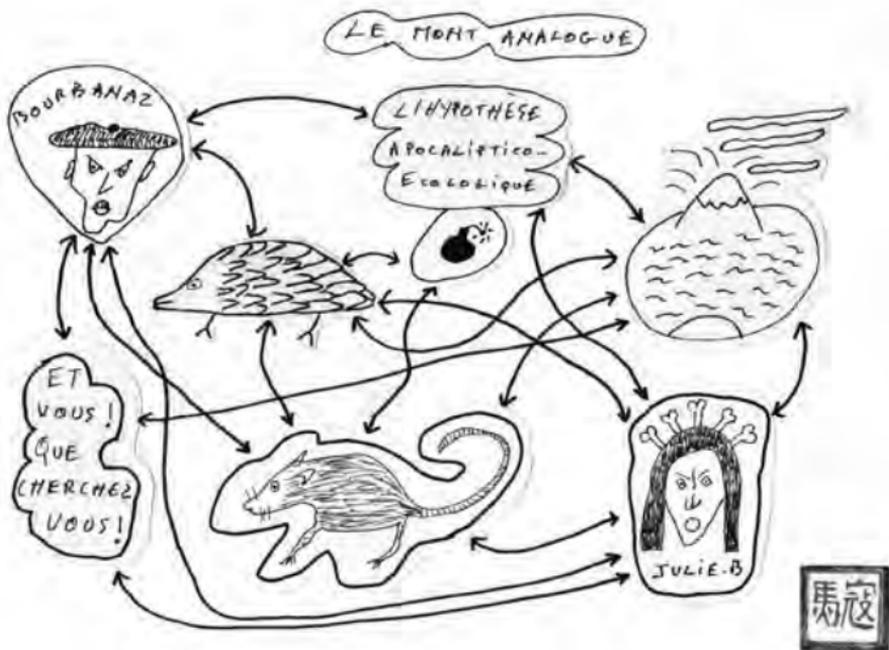
– Plus que moi. Le premier graphe synthétise les relations entre les personnages et les événements. Le second propose une fin possible, ce que Marco appelle «l'hypothèse apocalyptico-écologique». Je n'en sais pas plus mais, comme je dois le retrouver dans deux semaines pour grimper dans le Verdon, on en discutera!

Malheureusement, trois mois plus tard, Yves s'envolait pour la Californie. Son projet de gravir en solitaire le Nose mit une fin à ce projet comme au reste de sa vie.

*

Tandis que nous redescendions d'une escalade dans les Cerces (était-ce à l'aiguil-

L'ouvrage parut sous le pseudonyme de Vivienne G.: *Roman sans noms mais non sans personnages* (Sous la Cape, 2011).



lette du Lauzet?), nous évoquâmes les livres de Raymond Abellio : *Heureux les Pacifiques*, *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, *La Fosse de Babel*.

– L'homme a un parcours trouble : passer de la SFIO au MSR de Deloncle, puis à la Résistance... Cela ne lui a pas valu que des amis!

– Son intérêt pour la gnose et la kabbale le rapproche de Daumal (nous n'avions pas encore lu *Le Mont analogue* et pensions plutôt à ses écrits poétiques)... Dans *La Fosse de Babel*, je crois, son personnage central, Drameille, suit l'enseignement du père Carranza, un moine qu'il a sauvé des Républicains espagnols ; ce dernier lui pose une question essentielle, sorte de défi logique sans réponse possible : « Que devient une force irrésistible quand elle rencontre un roc inébranlable ? »¹

Yves s'arrêta brusquement et se tourna vers moi :

¹ Yves était fasciné également par ce passage : « *Lucifer pardonne tout mais n'efface rien. Quant à Satan il n'efface ni ne pardonne...* »



Photo : Pierre Charmoz.

Yves Ledroit dans la Demenge – Cougourde, Vésubie, 1975.

– La réponse est pourtant simple: un pain de TNT!

Nos discussions abordaient fréquemment la gnose.

– On pourrait considérer, disait Yves, l'alpinisme comme une forme aboutie de la philosophie gnostique: la connaissance par l'affrontement du plein (la paroi) et du vide, la dualité primordiale où le grimpeur fournit la clé du passage de l'un à l'autre.

– Cela expliquerait l'abondance de curés dans la gent alpine. Leur mission: ramener les brebis égarées dans la dualité vers la monoculture christique?

– Des Irénée et Tertullien modernes... Rien n'est plus horrible pour l'Église que le renversement des fondations du Monde, quand le haut devient bas, le ciel explosant en plérôme habité d'éons rêveurs.

Et nous passions à de plus pragmatiques interrogations:

– Demain, la Livanos à Sialouze, ou l'éperon Renaud aux Tenailles de Montbri-son?

Yves entretenait d'étranges rapports avec les mathématiques. Il avouait son incapacité totale à résoudre la moindre équation, mais se passionnait pour la théorie des Nombres et l'aspect philosophique des maths.

– On peut imaginer une voie d'escalade comme un ensemble infini de points reliés par la corde qui, elle, est finie. N'est-ce pas un beau paradoxe ?

– Paradoxe réfutable, ô ami des mathématiques : si le nombre de points est grand, même s'ils sont innombrables, ils ne sont pas infinis. CQFD.

Il ne s'avouait pas vaincu :

– Sais-tu que Cantor est devenu fou quand il a pris la mesure de sa théorie ? Un ensemble infini qui peut contenir un autre ensemble infini est nécessairement plus grand que celui-ci. Donc, toutes les montagnes de l'Univers peuvent être contenues dans un grain de sable...

Il fallait toujours qu'il ait le dernier mot, ce qui ne me dérangeait guère tellement

ses arguments, aussi spécieux fussent-ils, démontraient sa prodigieuse imagination.

*

– On écrira un livre ensemble, me dit-il un soir (au refuge du Couvercle, je crois). Je te sais porté sur la pornographie: peut-être pondras-tu un jour le premier roman porno-alpin¹?

Je ris. Il reprit:

– Je te propose une sorte de «roman des refuges»: en partant du livre de bord, on invente des destins aux signataires. Bon, on sait peu de choses, la plupart du temps: «Mont Blanc par l'arête des Bosses, aller-retour 4h, beau temps, signé: illisible»; «Voie Rébuffat à l'aiguille du Midi, sommes

¹ *Cime et Châtiment*, que j'écrivis fin 1981, après la disparition d'Yves, parut dans la collection « kiosque de gare » la Brigandine, sous une couverture assez explicite. Conçu comme une pochade policière épicée, ce roman connut trois éditions: outre la Brigandine, une réédition chez Guérin en 2001; puis une autre à la Musardine en 2014 – ainsi qu'une traduction en espagnol (*Cima y Castigo*, Desnivel, 2003).

sortis sous l'orage. Nuit dans le local du personnel, signé: RD »... Rien de bien passionnant, tu me diras! Mais c'est là tout l'intérêt: dans les interstices de ces quelques mots, secs comme un rapport de police, on peut glisser un destin, une aventure, un épisode d'amour fou... Par exemple, Robert et Isabelle se retrouvent au refuge du Promontoire, alors que leurs regards se sont croisés à celui des Écrins. Isabelle vit avec Maurice, ingénieur alpiniste, mais elle s'ennuie dans le grand appartement de Saint-Maur-des-Fossés et, à chaque sortie dans les Alpes, elle rêve d'être enlevée par un jeune homme, beau comme un dieu grec... moi, par exemple. Mais Maurice, qui entretient une liaison secrète avec Germaine, sa secrétaire, a décidé de se débarrasser d'Isabelle à l'occasion de la descente vers La Grave, sous le refuge de l'Aigle: la traversée de la Meije sera éprouvante pour Isabelle et un accident est si vite arrivé...

Je le coupai:

– Bien sûr, Robert a tout deviné: c'est le mari de Germaine, dont il connaît la liaison avec Maurice. S'il est là, ce n'est nullement

dû au hasard : il veut empêcher Maurice de commettre un crime affreux, et impuni. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est qu'il tomberait amoureux de Maurice, qui, de son côté, n'est pas insensible au charme un peu rude de Robert (manutentionnaire chez Simca) et se met à rêver d'un ménage à trois avec Germaine, voire d'une partie carrée si Isabelle survit à la descente du refuge de l'Aigle.

Et nous partions d'un fou rire à faire crouler les montagnes.

*

Bivouac sur le glacier Noir, partie haute, sous la bosse de la Momie.

Yves, les yeux au ciel, plein d'étoiles :

– Il y a là-haut, quelque part, une planète. Sur cette planète, des montagnes. Parmi ces montagnes, un massif est le double exact de celui des Écrins, avec un glacier similaire à celui-ci, cerné de faces nord impressionnantes. Sur ce glacier, deux alpinistes (là-haut, ça se dit «setsinipla») bivouaquent sous les étoiles, un peu inquiets

car, demain, ils espèrent arriver en haut de la Cambon-Francou au pic Sans Nom («la Nobmac-Uocnarf au cip Snas Mon»).

Il se tourne vers moi :

– Tu as remarqué? Sur cette planète, tout est à l'envers! D'ailleurs, les deux alpinistes parlent par le cul et grimpent comme des pieds.

On s'endort. Le lendemain, nous arrivons au sommet après une course sans problème.

Pierre CHARMOZ

Témoignages

Yves Ledroit

par Bernard Amy

J'ai rencontré Yves Ledroit en 1978. Il m'avait contacté car il était enthousiasmé par la revue de littérature alpine *Passage*, à la création de laquelle j'avais participé; le premier numéro est paru à l'automne 1977. Nous avons pu grimper ensemble et parcourir quelques belles lignes dans les Calanques et sur les hautes parois de la montagne Sainte-Victoire.

J'ai très vite compris que le très fort technicien de l'escalade qu'il était cachait derrière ses plaisanteries et ses moqueries

une grande sensibilité associée à une large culture. L'un de nos jeux favoris, au relais, était de lancer à celui qui partait en tête de cordée une énigme dont il devait donner la solution au second à l'arrivée de celui-ci au relais suivant. Nous avons ainsi à peu près épuisé tous les jeux de mots avec «ami». Et, un jour, il m'a proposé de trouver les anagrammes d'Yves Ledroit. Au relais suivant, je lui en ai donné deux : *délivrés* et *dévoilés*. Il a souri et m'a dit : «Je crois que tu as visé juste. Mais je pense qu'il doit y avoir autre chose.» Et il s'est engagé dans la longueur suivante. Quand je l'ai rejoint à mon tour, il m'a accueilli avec un sourire moqueur et m'a dit : «Il ne faut jamais oublier l'envers du décor. Yves Ledroit, c'est aussi *dévoisés* et *déstroy!*»

À cette époque, je faisais une thèse à l'université dans le domaine de la physique théorique et de l'étude des particules. Pour autant que je m'en souviens, Yves n'était pas scientifique de formation. Mais il avait l'intelligence et la curiosité qui permettent de comprendre bien des avancées de l'esprit

humain dans des domaines très divers. Il m'a tout de suite demandé de lui expliquer les grandes lignes de la physique moderne, en particulier de la mécanique quantique. Il en avait entendu parler, et ce qu'il avait cru comprendre lui avait laissé l'impression que les mystères psychologiques de l'escalade et de l'alpinisme avaient à voir avec certaines lois de la physique des particules. Il se souvenait en particulier d'un principe connu, le principe d'incertitude découvert par un nommé Heisenberg, dont il n'avait pas complètement compris la formulation, mais qui lui paraissait conduire à une belle métaphore sur les incertitudes de l'escalade. « Et puis, avait-il ajouté dans une sorte d'exaltation qui lui était coutumière, tu te rends compte ? Heisenberg, ça sonne en allemand comme *heissenberg*, "la montagne qui veut dire". À qui parle-t-elle, la montagne, sinon à ceux qui savent l'écouter. Je crois que nous, les alpinistes, sommes des auditeurs de la montagne. Et je suis certain qu'elle nous dit de faire de nos incertitudes les renforts paradoxaux de notre ligne de vie. »

Après lui avoir expliqué les équations de ce principe, j'ai dû lui préciser qu'en toute honnêteté il faudrait parler de principe d'*indétermination*. L'usage à peu près universel du mot «incertitude» résulte d'un problème de traduction en anglais de l'article dans lequel Heisenberg expliquait son principe. Et si le physicien avait fini par employer le mot «indétermination», c'est parce qu'il avait compris que son principe «ne porte pas sur l'ignorance "subjective" ou technique de grandeurs par l'expérimentateur, mais bien sur une impossibilité fondamentale de les déterminer, et même sur le fait que le concept de grandeur précise n'a pas de sens en physique».

Yves s'était enthousiasmé. «Tu veux dire que sur le rocher, mes gestes, ma position, ce que tu appelles ma quantité de mouvements, mais aussi mes motivations, mes convictions et mes doutes, tout cela relève non pas de l'incertitude mais de l'indétermination. Cela veut-il dire que je ne dois pas chercher à les mesurer et à les expliciter, mais que pour les connaître intuitivement il me suffit de les

vivre? Au fond, peut-être faudrait-il parler, non d'incertitude ou d'indétermination, mais plutôt d'indécidabilité, non? J'ai aussi entendu parler d'un mathématicien nommé Gödel qui, m'a-t-on dit, a semé la pagaille dans les mathématiques en les démontrant indécidables. Et, en riant, Yves a conclu: il devait peut-être grimper celui-là, et savoir ainsi de quoi il parlait!»

Nous avons donc parlé de Kurt Gödel, de son théorème d'indécidabilité et, au-delà, de toutes nos interrogations sur nos propres raisons d'aller affronter les incertitudes des hautes pentes. «*Fight gravity*», rappelait Yves en souvenir d'un séjour dans le parc du Yosemite. «Grimper, me disait-il, c'est ramener le problème de la gravité dans le domaine des quantas et donc du quantique, c'est résoudre par la pratique le problème de l'unification des théories de la physique. Les grimpeurs implémentent, en quelque sorte, la théorie de la gravitation quantique en boucle pour laquelle il n'y a ni espace ni temps de référence, comme le pressent l'alpiniste en action dans le temps de sa course.»

*

Concernant *Passage*, Yves Ledroit avec qui j'étais resté en contact nous a envoyé un texte poétique dans lequel il reprenait ses idées sur le lien entre l'escalade et la physique quantique. Le titre en était *Quantique du vide*. Ce texte a tout de suite fait partie des archives éternelles de la revue. C'était un texte relativement long dans lequel Yves développait toute sa conception à la fois technique et spirituelle de l'alpinisme. Je n'ai gardé le souvenir que des premières lignes :

*Grimper,
c'est composer sur la pierre
la partition cristalline
du cantique du vide.
C'est se sentir porté
à rebours des forces de la planète
par la poussée lente des hauts espaces
au bord desquels sourit
l'Archimède des physiques du vide.
C'est se sentir aussi
à la fois gourmand des plus belles incertitudes
et maître secret des futurs possibles.*



Photo: Arlette Tudoux.

*Yves Ledroit en tête dans la voie Rébuffat
(Aiguille du Midi, face Sud), 1972.*

*Sur les parois du vertige
je suis une particule indécidable,
libre d'être ou de ne pas être
tant que je ne serai pas tombé.
Chacun de mes mouvements
est un quanta d'élévation
vers l'acmé de mes ambitions
et la réalisation quantique de mes rêves.
Grimper, c'est entrer dans l'énergie quantique
du vide.*

Un jour où nous redescendions d'une course dans le massif des Écrins, j'ai demandé à Yves si tous nos discours sur nos pratiques de la montagne et les risques que nous prenions sur ses pentes et ses arêtes avaient un sens. Il m'a simplement répondu que notre âge justifiait tout. Et il m'a cité la fin d'un poème d'Aragon en l'arrangeant un peu à sa manière :

*Sur le sentier retour de ses prouesses
souriant comme font les anges des tableaux
je suis, murmura-t-il, l'âme de ce complot
que tout homme à mi-voix appelle sa jeunesse.*

**Je me souviens bien d'Yves Ledroit,
j'ai beaucoup grimpé avec lui...**

*Par Jean-Gabriel Ravary,
guide de haute montagne*

J'ai fait la connaissance d'Yves sur les rochers près de Redon, ville dont il était originaire. La première fois que je m'y suis rendu, avec les copains du CAF d'Angers (Claude, Catherine, Pierre, François, Georges...), impossible de trouver ces satanés rochers... Je demande à une dame: «Où se trouve l'école d'escalade?» Elle me répond: «Pour l'école, c'est facile: première à droite. Pour l'escalade, je ne sais pas...» On arrive finalement au site de l'Ile-aux-Pies et on découvre un gars en train de grimper tout seul, et en Clarks! Il était arrivé en haut avant qu'on ait eu le temps de lui crier de

redescendre... Pierre l'a un peu engueulé quand il est redescendu (par la même voie, une pas facile du tout).

On s'est revu assez souvent – les rochers, dans l'ouest de la France, il n'y en pas tant que ça : Saulges, Le Manis, puis, plus près de Redon, l'Île aux Pies, La Fosse-Arthur, Mortain, Clécy dans l'Orne... On grimpeait souvent ensemble ; il était beau (il plaisait aux filles), sportif, rigolo. Un jour, de passage à Angers, il me propose « un truc spécial » : ouvrir une première sur la tour du Moulin, une des tours d'angle du château, qui domine la Maine de près de trente mètres. Un soir, pour pas se faire repérer, on arrive au pied de la muraille avec tout le matériel : corde, pitons, mousquetons, et Yves commence à s'élever dans la « paroi ». Des voitures s'arrêtent, les conducteurs intrigués par les frontales qui créent des halos sur la muraille. Yves équipe un relais au milieu, et je prends la tête de la cordée, à mon tour. Le schiste n'est pas le meilleur rocher du monde, et souvent le pied ripait – surtout que je n'y voyais pas grand-chose. Finalement, notre aventure

s'est terminée au poste de police – les flics ayant sans doute été alertés par un des automobilistes. Au poste, on nous explique qu'il est interdit de planter des pitons et de grimper sur un monument historique ; Yves était sur le point de les engueuler – il avait un sérieux problème avec l'autorité –, mais j'ai réussi à le calmer à coups de chaussure dans le mollet (à l'époque, on grimpait en grosses chaussures de montagne, pas en chaussons d'escalade). Après des remontrances pour la forme, les policiers nous ont relâchés.

*

L'été suivant – en juillet 1972 –, j'étais à Chamonix où je suivais la formation de guide à l'École nationale de ski et d'alpinisme (ENSA). Je tombe sur Yves, qui sortait d'une pâtisserie. Ravis de se retrouver, on décide d'une escalade pendant un de mes jours de relâche : ce sera la Ménégaux, à l'M, une voie cotée TD (très difficile), avec un dièdre caractéristique. Nous prenons la première benne du téléphérique de l'aiguille

du Midi, avec arrêt à la gare intermédiaire du Plan de l'Aiguille, puis nous arrivons à pied d'œuvre assez rapidement, en faisant attention, toutefois, aux crevasses du glacier de Blaitière, assez ouvertes cet été-là. Au moment de déballer le matériel, Yves sort de son sac à dos deux pliants métalliques et deux tenues de croisés récupérées lors d'une fête de fin d'année de son lycée: « Les pliants, c'est pour les relais; les tenues de croisés, c'est pour nous différencier du granit », me dit-il en se marrant.

Nous enfilons chacun notre cote de mailles en tissu. Yves attaque tout droit (d'ailleurs, entre nous, on le surnommait « Yves Toutdroit », car il n'aimait pas louvoyer sur le rocher) la première longueur, un passage d'échauffement en IV¹. Du bas, je l'entends râler: « Ben dis donc, si c'est le IV local, on va en baver plus haut dans le

1 La cotation des difficultés sur paroi rocheuse allait à l'époque de I à VI, avec des degrés intermédiaires: *inf* pour inférieur; *sup* pour supérieur (en école d'escalade, la notation se faisait en chiffres arabes). L'échelle s'étendait vers le haut, puisqu'on arrive désormais à 9.



Photo : Jean-Gabriel Ravary.

*Yves Ledroit au pied de la Ménégaux
(aiguille de l'M, Chamonix), 1972.*

Vsup!» Je vérifie le topo, que j'avais recopié sur une feuille (ce n'était pas encore la mode des photocopies, encore moins des photos avec le téléphone mobile): ça collait... Lorsque ce fut mon tour de grimper, je trouvai, comme lui, que les Chamoniards cotaient sévère! Puis je passai en tête, et ça continuait dans le dur là où, sur le papier, on était toujours dans du IV d'échauffement... À un moment, j'entends des voix, je me retourne et je vois la tête d'un type émerger au relais: il regarde Yves, confortablement assis sur son pliant, puis moi, bataillant avec le rocher avec ma tunique de croisé flottant au vent¹. Sa tête a disparu: un quart d'heure après, on voyait la cordée repartir vers le téléphérique – ça les avait visiblement secoués! C'est au pied du dièdre caractéristique qu'on a compris ce qui se passait: en fait, les deux premières longueurs étaient sous la neige – qui était tombée tardivement et en abondance sur le massif. Ça nous a quand même

¹ Cela éclaire un des plus beaux poèmes de *Solaire Altitude*:
«Chevauchant le vent / Tel un chevalier blanc / Je dessine
des prises / sur la paroi du vide.» [nde]

rassurés sur notre forme ! Je n'ai pas souvenir de problèmes particuliers dans la suite de la voie... Avec Yves, on se partageait les passages en fonction de nos goûts : moi, j'étais à l'aise dans les fissures athlétiques ; lui préférait les dalles fines à petits grattons. Dans les dernières longueurs, je me souviens d'une traversée vers la gauche, au pied de laquelle on avait rejoint une cordée suisse. Le type en tête, au moment délicat (un pas de VI, je crois), a dit à son copain qui l'assurait : « Fais gaffe tout de même, c'est con et demi ici. » Sur un ton très flegmatique. L'expression nous est restée.

Au retour, je suis rentré à l'ENSA et lui a passé la soirée avec une belle fille rencontrée dans le téléphérique.

*

On s'est revus un peu par la suite, on a continué à faire des voies quand l'occasion se présentait (souvenir : la fissure d'Ailefroide avalée en une heure du parking au parking), mais j'étais déjà engagé dans ma carrière de

guide et j'y consacrais tous mes étés. J'avais toutefois des nouvelles régulières par Pierre, qui le voyait à Paris.

J'ai appris son décès assez récemment, à l'occasion d'un regroupement d'anciens du Club alpin d'Angers.

Un alpiniste à Paris

Par Stéphane Mahieu

Mes souvenirs sur Yves Ledroit sont parisiens. Il appréciait peu la grande ville et n'y apparaissait que de passage entre sa Bretagne et les Alpes. Qui l'amena la première fois au Pompadour, rue Saint-Honoré, ce café où quelques amis amateurs de littérature buissonnière se réunissaient le mercredi ? Pierre Charmoz, je crois, vers la fin de l'année 1980, du moins après l'été. Sa tenue avait de quoi surprendre : en collant fluo, il semblait prêt à partir pour une ascension.

– Paré pour escalader Montmartre ? lui dis-je assez stupidement.

– Peuh ! ce caillou...

Puis il éclata de rire, détendant l'atmosphère.

– En fait, je ne voulais point m’encombrer de trop de bagages, d’où ma tenue un peu voyante dans ces basses vallées, ce dont je m’excuse.

Pierre nous le présenta comme alpiniste et poète. Un des compagnons présents fit un peu la moue : « Si l’ivresse des cimes se mêle à l’ivresse lyrique, le pire est à craindre », grommela-t-il. Mais le grognon succomba bientôt au charme de la parole d’Yves. Il reconnut plus tard, lors de l’annonce de la disparition de notre ami, qu’il savait y aller, question d’enfoncer des pitons aux bons endroits de la rhétorique. L’usage de métaphores alpines dans notre petit groupe ne fut pas le moindre des effets des passages trop rapides de notre alpiniste.

*

À son retour des Alpes, il repassa au Pompadour comme convenu. Il fut discret sur son expédition – nous devons paraître singulièrement ignorants des choses de la montagne à ses yeux – mais ce silence était tout

sauf méprisant. Nous parlâmes livres, et je découvris qu'il considérait chaque ouvrage comme autant de sommets à gravir. Certains étaient traîtres comme des voies d'ascension pernicieuses, d'autres riches d'aspérités où s'appuyer ou faire halte. Il témoignait d'un goût sûr pour choisir la voie d'approche d'un livre. Trouver une nouvelle route dans la lecture d'un ouvrage, même trop connu, guidait sa recherche. Un auteur qu'il découvrait était pour lui un nouveau massif à explorer se dessinant sur l'horizon.

En sortant du café, ce soir-là, après avoir bu peut-être plus de verres qu'il n'en était accoutumé, il me dit tout de go : je me sens prêt à escalader une belle paroi !

Nous étions devant la Bourse du commerce, encore active à l'époque. La coupole rayonnant sous le clair de lune lui évoquait-elle le Dôme du Goûter ? Il allait s'élancer vers la colonne Ruggieri et je ne pus le retenir qu'à grand-peine. Un peu plus tard dans la soirée, alors que nous traversions la place de la République, la statue du même nom, fessue et mamelue comme on savait les faire au

xix^e siècle, attira son regard. Prenant appui là sur une fesse, ici sur un sein il parvint ravi au sommet de la plantureuse colline de bronze. Une fois redescendu, il était dégrisé. Cet épisode canularique l'avait libéré de la pesanteur et de l'étouffement urbain auquel il semblait particulièrement sensible. Un traité d'escalade des statues serait un bien beau livre me confia-t-il, ce qui m'amena, alors que je lui faisais découvrir quelques quartiers de la ville, à éviter soigneusement la place de la Nation et sa statue monumentale. Il aurait été comblé par le récit de la première ascension népalaise de la tour Eiffel¹ paru quelques années plus tard.

Lorsque l'on évoque devant moi Julien Torma ou Marc Ronceraille, je me dis in petto que je connus un troisième écrivain disparu dramatiquement en montagne et dont les pas s'écrivaient sur les glaciers... secret que je partage avec quelques amis.

¹ *Première Ascension népalaise de la tour Eiffel, suivi de l'Indicateur Bertrand*, Deleatur, 1983 (rééd. Ginkgo, 2002).

Témoignage du jardinier amateur payé en liquide

Par Didier Pernerle

Lundi 1^{er} novembre 1976, j'ai fait l'ouverture du Leclerc de la rue Pascal pour acheter des Kro et deux Caprices des Dieux. À peine rentré, je reçois un appel d'un certain Ledroit, alpiniste repenté (dit-il) qui se recommande d'une cliente que, toute plaisanterie à part, je ne remets pas : « Dites, il faudrait que vous balayiez les feuilles mortes dans mon jardin. Ce matin si possible », et il me donne son adresse. Je passe un coup de fil à la cliente en question, qui me rassure : Ledroit est un type en or, mais qui a perdu une partie de ses facultés à la suite d'une chute de cent vingt mètres arrêtée miraculeusement par les eaux glacées d'un lac de

montagne. Je reprends mon vélo rangé sur le balcon, j'attrape le râteau et le balai à feuilles dans le dressing, je les attache au cadre avec des élastiques spéciaux, je descends par l'escalier et je pédale vers le logis de Ledroit, situé dans un quartier pavillonnaire pas trop éloigné du centre, juste en face de chez Cournot.

(J'explique, sinon on ne comprendra rien : ici les maisons tournent le dos à la rue. Le jardin et la façade sont de l'autre côté, invisibles.) Je sonne à la grille sur rue, j'accote le vélo à un réservoir (vide) de récupération des eaux de pluie, je dégage râteau et balai à feuilles, comme d'habitude ou presque, je re-sonne à l'autre sonnette à droite de la porte, toujours côté rue. Ledroit, dans sa robe de chambre qu'on dirait en tissu d'ameublement, ouvre et me fait passer, au bout d'un couloir, côté jardin. Là, il a laissé ou fait pousser un énorme platane. « Vous ramassez toutes les feuilles et vous les mettez dans les sacs de jute. » Il me montre un tas de vieux sacs à patates, à côté des pots de pélarгонiums calanchants.

Je balaie les feuilles, j'en fais des tas, toute la matinée, en tout cas jusqu'à 11 h 40, quand Ledroit réapparaît pour me demander si je veux un café ou une bière. « Une bière », je lui dis. Au lieu d'aller la chercher, il reste à me regarder, les poings sur les hanches, le ventre en avant, avec une espèce de sourire de poisson rouge qui lui déplace les coins de la bouche très loin vers les oreilles, mais sans que les lèvres s'entrouvrent ou s'incurvent. J'arrête de gratter le sol et je lui fais une grimace de mec qui a soif – du moins c'est ce que j'imagine. Il réagit enfin. « Brune ou blonde ?

– M'en fous, du moment qu'elle mouille bien.

– Ah, très drôle.» Là-dessus, il rentre dans sa maison et je commence à enfourner dans les sacs les feuilles archisèches depuis plusieurs mois à cause de la sécheresse et de la canicule. Ledroit ressort et me tend une petite bouteille noire déjà décapsulée. « C'est de la Pelle Forte, spéciale jardinage. Tiens, pendant que j'y pense, je vous donne vos cinquante francs.» Il sort de sa poche

une petite liasse d'où il extrait cinq billets qu'il me donne en refaisant son sourire fixe de poisson. Pour meubler le silence, je lui demande «Et vous, monsieur Ledroit, ça marche, pour vous?» Ses traits se décomposent de tristesse. «Comme ci, comme ça, je peux pas trop en parler. J'y retourne.» Il rentre dans sa maison.

J'observe un moment ses fenêtres à triple ou quadruple vitrage derrière lesquelles ondulent des rideaux semblables à de grandes herbes aquatiques. Je termine le travail et, au moment de reprendre mon vélo, je revois dans ma tête le sourire immobile de Ledroit. Un frisson de terreur me parcourt le dos. Aux manches du râteau et du balai à feuilles s'est ajoutée une canne à pêche. Je refixe le tout au cadre et je pédale comme un fou, vers mes Kro et mes Caprices des Dieux.

Yves Ledroit

*Par Jean-Noël Pithon, ancien membre
du Club alpin d'Angers*

Malheureusement, je n'ai absolument aucun souvenir de ce mystérieux Yves Ledroit. Je suis certes sur cette photo qui, je pense, a dû être prise à Chamonix. J'ai cherché la raison pour laquelle ce personnage échappe à tout souvenir, d'autant plus qu'une telle personnalité aurait suscité chez moi un très grand intérêt. Il me semble que je n'ai fait à Chamonix qu'une brève apparition, un jour ou deux, et que je suis parti ensuite à Domène, près de Grenoble. J'ai lu avec intérêt les témoignages sur Yves. Un tel personnage, en effet, ne laisse pas indifférent. J'ai retenu de ma lecture ces quelques mots *« Lorsque la tête bascule, tandis que la paroi*

chavire et que les nuages forment une sorte de couronne tressée de vent, je vois enfin le sens de ma vie, celui du vide. » J'y vois chez lui non pas le néant mais l'ouverture sur tous les possibles et le nécessaire déséquilibre créateur du montagnard!

J'espère que tu pourras trouver d'autres sources sur Yves. Je viens d'entamer une 88^e année, mais je suis en bonne forme; pourvu que cela dure! Je ne fais plus de montagne, mais encore du ski.

*Extrait d'un courriel
à Pierre Charmoz.*



Photo: D.R.

*Yves Ledroit expérimentant un paradoxe non euclidien
sur une charmante grimpeuse, années 70.
(Au second plan, Jean-Noël Pithon.)*



Photo : DR.

*Yves Ledroit dans un pas délicat
(Angles-sur-l'Anglin, années 70).*

Lecture d'un inédit d'Yves Ledroit

Par Benoît Valpinte

Autant le dire tout de suite: je n'ai rencontré Yves Ledroit que trois fois. On ne saurait donc parler d'intimité pour qualifier notre relation, mais plutôt d'une profonde complicité, matérialisée par cette correspondance épisodique que nous avons échangée jusqu'à sa brutale disparition. La première rencontre eut lieu au festival *Les 24 Heures du livre*. Il n'y avait personne devant la table de livres de poésie où nous nous trouvions tous les deux, si bien qu'assez naturellement nous engageâmes la conversation. Si nos parcours biographiques n'avaient pas grand-chose de commun, nous reliait la même passion des mots: nous nous en aperçûmes assez vite, en terminant la soirée dans un petit restau-

rant du Vieux Mans. La deuxième rencontre ne doit rien au hasard : nous avons commencé à nous écrire, et au retour d'un de ses séjours à Redon, il proposa de passer me voir à Nantes, qui pour lui représentait moins la ville de Jules Verne que celle de Jacques Vaché. Enfin, j'eus la surprise de tomber sur lui, à un moment où nos échanges se faisaient plus rares, à Rochefort-sur-Loire, petite ville encore emplie du souvenir de René Guy Cadou (poète qu'il me dit ne pas aimer, ce qui me scandalisa) : il venait repérer un site d'escalade près de la maison de l'« homme aux piastres ». Il ne m'en dit pas plus sur le sujet, mais nous évoquâmes les poètes de la Loire. Cette nouvelle coïncidence resserra définitivement nos liens, même si les circonstances et l'éloignement ne permirent pas par la suite de nous retrouver physiquement. La correspondance que j'entretenais avec Yves ne laissait guère de place aux confidences : elle était essentiellement littéraire, ludique, foudroyante, pleine d'allusions ou de citations tronquées où nous mettions un malin plaisir à vérifier nos références communes, et notre

humour partagé. Il m'évoquait parfois ses courses en montagne, mais toujours en allant à l'essentiel : les impressions qu'il pouvait en tirer – de toute façon, mon ignorance totale de tout ce qui touche à l'alpinisme, ignorance que je n'avais pas cherché à lui dissimuler, suffisait à le dissuader de rentrer dans les détails techniques... Il nous arrivait aussi, comme de juste, de nous envoyer des textes que nous venions d'écrire, surtout quand nous les jugions mauvais, dans une sorte de compétition à l'envers. Mais je devinais que ce qu'il présentait comme « impubliable » ne l'était peut-être pas tant que cela à ses yeux, et que je pouvais aussi remplir, à mon insu, le rôle de goûteur... Je voudrais m'attarder aujourd'hui sur un de ces poèmes, assez révélateur, ce me semble, à la fois de son esprit et du rôle ambivalent qu'il accordait à la poésie. Yves l'avait accompagné de cette énigmatique présentation : « *Je voulais l'intituler Maman rage, mais c'est vraiment trop con!* » Je garde donc pour titre aujourd'hui le premier vers, comme il est d'usage :

Ne me parlez pas de génie

*Ne me parlez pas de génie
Ni de la lice basse d'une tapisserie surannée
fendue par la navette agile
Ne me parlez pas d'étreintes furtives
sous les autels passés de mode
Ni de la magie frelatée des vierges roses
du couchant
Ni des métaphores boiteuses qui traînent
leur spleen embrumé
Parlez-moi de la neige
Et du ciel bleu de l'aigle vertical
Parlez-moi des éternités invisibles
De l'image pure des aurores givrées d'avenir
Et de cette atmosphère où l'on respire
Enfin
La joie fertile de l'isolé
Soleil*

Le sens général du poème paraît assez clair: il s'agit de rejeter la tentation d'un lyrisme facile et des clichés qui l'accompagnent pour aller vers une exigence d'écriture à la fois plus simple et plus haute. À la dimension esthétique se joint une dimension existentielle, et je ne crois pas trahir le texte en y voyant sous-jacente une tentation de

l'ascétisme assez prégnante chez Yves, quel que soit par ailleurs son comportement ordinaire. Son expérience de montagnard enfin, dans la seconde partie du poème, fournit presque naturellement le matériau qui lui permet d'exprimer avec force cette double exigence – celle de l'écriture et de la vie...

Cela, je le perçus immédiatement : je connaissais l'homme, et tout ce qui se cachait sous son apparente désinvolture. Mais il me sembla cependant que quelque chose dans le poème m'échappait, et j'en vins vite à déduire que sa petite phrase d'introduction, si déconcertante, constituait une clef secrète du texte. « *Maman rage.* » Je savais qu'Yves avait perdu sa mère très jeune : la dimension référentielle était exclue. Je me tournai donc vers le langage : nous nous plaisions à meubler tous deux notre correspondance de jeux oulipiens (je l'inondais de mes holorimes, qu'il paraissait apprécier). En retournant en tous sens l'énigmatique formule je finis par trouver la solution du rébus : *maman rage* est l'anagramme... d'*anagramme* ! La relecture du texte confirma mon intuition : il est lit-

téralement structuré par ces retournements de lettres, qui se correspondent d'une partie à l'autre. Pour éclairer le lecteur, je recopie ici le texte en mettant en italique les mots concernés :

Ne me parlez pas de *génie* / Ni de la *lice* haute d'une tapisserie surannée fendue par la navette *agile* / Ne me parlez pas d'étreintes furtives sous les autels passés de mode / Ni de la *magie* frelatée des *vierges* roses du couchant / Ni des *métaphores* boiteuses qui traînent leur spleen embrumé.

Parlez-moi de la *neige* / Et du *ciel* bleu de l'*aigle* vertical / Parlez-moi des éternités invisibles / De l'*image* pure des aurores *givrées* d'avenir / Et de cette *atmosphère* où l'on respire / Enfin / La joie fertile de l'*isolé* / *Soleil*.

Je ne voudrais pas qu'on se méprenne : j'ai dit plus haut que cette découverte donne une clef du texte, éclaire en tout cas un de ses secrets de fabrication. Mais elle n'en est pas *la* clef. Le reste demeure, évidemment, et ce qui m'intéresse ici est de montrer qu'en poésie l'*aspiration* et l'*inspiration* – ou, si l'on veut, contraintes et liberté – ne sont pas

incompatibles, pas plus que le jeu n'exclut la sincérité: après tout, les sonnets de Nerval par exemple – et de bien d'autres – qui obéissent à une versification très contraignante, ne nous livrent pas moins les secrets de son monde intérieur. Je terminerai en évoquant une notion essentielle pour aborder la poésie d'Yves Ledroit, qui peut parfois déconcerter par son aridité, sa désinvolture, voire son hermétisme apparent: il s'agit de la pudeur. Les mots ont souvent la fonction du masque: ils occultent et désignent à la fois – et le *jeu* poétique, qui vient le recouvrir, permet aussi de révéler le *je* qui se dissimule sous eux...

Achévé d'imprimer
en avril 2022
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-332-7

www.deleatur.fr

Impression UE.